

XYZ. La revue de la nouvelle

Fenêtres sur des vies qui s'éteignent

Sylvie Massicotte, *Avant d'éteindre*, Québec, L'instant même, 2014, 112 p.

David Dorais



Number 124, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79383ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

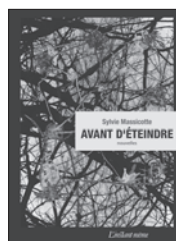
Cite this review

Dorais, D. (2015). Review of [Fenêtres sur des vies qui s'éteignent / Sylvie Massicotte, *Avant d'éteindre*, Québec, L'instant même, 2014, 112 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (124), 82–87.

Fenêtres sur des vies qui s'éteignent

Sylvie Massicotte, *Avant d'éteindre*, Québec, L'instant même, 2014, 112 p.

AVEC LE RECUEIL *Avant d'éteindre*, Sylvie Massicotte a remporté le prix Adrienne-Choquette 2014. Sans avoir été attribué pour cette raison, le prix soulignait tout de même une carrière de vingt ans, l'auteure ayant publié pour la première fois en 1993. En tout, elle a fait paraître six recueils de nouvelles, tous aux Éditions de L'instant même.



Dès qu'il s'agit de raconter une histoire, la question qui se pose est « comment découper » ? Où commencer ? Où arrêter ? Le problème est somme toute le même qu'en photographie : quoi inclure dans le cadre, et quoi laisser en dehors ? Pourtant, dans une photo, ces notions de dedans et de dehors ne s'excluent pas l'une l'autre. D'une part, les éléments formant l'image renvoient à l'extérieur du cadre : une rue qui se poursuit nécessairement, la corolle d'une fleur qui doit bien avoir une tige, un bras qui doit se terminer par une main, toutes choses laissant deviner un prolongement qu'on ne voit pas. D'autre part, les éléments absents de l'image font quand même sentir leur présence : effets d'ombre et de lumière, ou causes des réactions des personnages. Bref, il existe une tension entre ce que l'artiste présente et ce qu'il cache, et c'est sur cette tension que jouent les récits de Sylvie Massicotte, dans son dernier recueil aussi bien que dans les précédents.

La règle de composition formulée par les Anglo-Saxons, aussi canonique que « *show, don't tell* », est « *start late, finish early* ». C'est-à-dire qu'il faut commencer à raconter une scène alors qu'elle est déjà très avancée, à partir d'un moment tellement critique que, si le narrateur ne s'y arrêta pas, le lecteur ne comprendrait pas ce qui arrive. De même, dès que le drame s'est résolu (du moins en partie), on coupe la scène et on passe à la suivante. C'est la règle que Sylvie Massicotte semble avoir appliquée dans ses textes, mais sans aucune

servilité, et avec une liberté qui lui permet, par le simple choix du découpage de la scène, de transformer une situation quotidienne, voire banale, en un événement mystérieux.

Combien peu l'auteur est-il autorisé à dire ? À quel point peut-on raconter de manière elliptique ? Où se trouve le point d'équilibre qui fait que l'on cache juste assez d'information pour piquer la curiosité du lecteur sans le dérouter ? Dans les nouvelles de Sylvie Massicotte, il ne se produit rien qui soit hors de l'ordinaire, mais la façon de les aborder les rend étranges, un effet qui peut faire penser aux photos d'objets du quotidien rendus méconnaissables par un angle de vue inusité. Le cadrage des récits est serré et paraît décalé, présentant les choses de biais. La narration commence *in medias res*, ce qui crée une impression de déséquilibre, et, quand elle se termine, il manque quelques indices pour éclairer toute l'histoire. La voix narrative est soit interne, soit externe, mais le lecteur est toujours placé dans une position similaire : qu'il soit confronté à l'extériorité des situations ou enfermé dans un point de vue partial et partiel, il doit deviner ce qui est arrivé, réfléchir pour tenter de recréer l'intégralité de l'événement. C'est l'esthétique du fragment, qui se refuse à nous offrir une totalité rassurante et nous condamne au doute. Il s'agit en même temps d'une posture existentielle : de tout ce qui se produit, une partie nous échappera inévitablement. Nous ne saisirons jamais en entier les motivations des gens qui nous entourent, et les drames que nous traversons garderont une part d'ombre. Elle nous donnera envie de comprendre, mais il faudra se résigner à ne pas pouvoir la chasser totalement.

Chaque nouvelle pose ainsi une énigme. Le très beau récit « Dans le ciel bleu d'automne » met en scène deux personnes qui se promènent en croquant des pommes et en regardant les outardes voler vers le Sud. Qui sont-ils l'un pour l'autre ? Leur familiarité et le fait que l'homme tutoie sa compagne nous incitent à penser qu'il s'agit d'un couple. Mais quelques indications, deux demi-phrases, pas plus, nous permettent de comprendre qu'il s'agit de collègues. Rien d'intime ne les rattache. Ils profitent de leur pause du midi. Ils parlent des

trajectoires de vie. Une conversation profonde: la femme s'arrête souvent pour réfléchir, l'homme veut bouger, stimulé par les idées de son amie. Tous deux semblent avoir traversé des périodes difficiles, au sortir desquelles la vie n'est plus la même, ou plutôt, au sortir desquelles le regard que l'on porte sur la vie a irrémédiablement changé. Qu'a donc vécu le narrateur ? Des remarques laconiques donnent des indices, mais sans apporter de réponse. Apparemment, quelque chose est arrivé l'hiver précédent, lors d'une activité de patinage. À présent, le narrateur sent qu'il a retrouvé sa véritable voie. On n'en saura pas plus sur le passé du personnage. Alors ? Pourquoi raconter cette histoire, si c'est pour en dire si peu ? Un tel mystère représente bien l'art subtil de Sylvie Massicotte qui, au lieu de considérer le lecteur comme un simple récepteur d'information, l'invite à faire appel à sa sensibilité et à son sens de l'observation. Confiante en l'intelligence du lecteur, elle le laisse libre de circuler dans le texte pour tisser sa propre interprétation. Ses histoires pourraient presque servir de tests projectifs en psychologie: selon la manière dont un individu les expliquerait, on pourrait tirer des conclusions sur sa personnalité.

En ce qui concerne « Dans le ciel bleu d'automne », il me semble que le sujet central est les liens ténus qui nous unissent à nos semblables. Liens de l'empathie d'abord: de côtoyer quelqu'un qui a vécu lui aussi une expérience dramatique nous met en harmonie avec lui, nous fait le comprendre intimement. Ensuite, liens du « partage du sensible », comme l'exprime l'essayiste Louise Warren (*Attachements*), c'est-à-dire la connivence qui apparaît quand on jouit avec quelqu'un de sensations simples: marcher dans la lumière d'un après-midi d'automne, goûter des pommes, entendre crier une volée d'outardes. Peu importe ce qui est arrivé dans le passé et ce qui arrivera plus tard, nous dit la nouvelle. Ce qui compte, c'est l'instant chargé de bonheur, qu'il faut savoir attraper: « [...] l'on se prend à sourire au ciel ou aux anges, quand on croit qu'ils existent, avec le sentiment d'avoir reçu un cadeau, quand on croit que l'amitié existe, quand

on comprend qu'elle est constituée de ces instants fugitifs à saisir ou à laisser filer. » Notez la symétrie de structure entre « quand on croit que [les anges] existent » et « quand on croit que l'amitié existe ». Elle vient suggérer, légèrement, en passant, comme l'instant qui fuit, que l'amitié est aussi rare, évanescence et admirable que les anges.

Dans ce monde où l'intériorité des personnages nous demeure inaccessible, les objets extérieurs prennent du relief, comme s'ils se chargeaient d'un surplus de signification. Ce ne sont pas des symboles, ces signes dans lesquels, selon Gilbert Durand (*L'imagination symbolique*), le signifiant porte tout le poids du signifié. Sylvie Massicotte ne propose pas un univers transparent comme celui de l'allégorie, mais plutôt un monde poétique, malgré ses dehors prosaïques, où le « parti pris des choses » confère à ces derniers une aura évocatrice et une force signifiante. Ils endossent les sentiments éprouvés par les personnages. Dans « Le ballon », un homme trouve dans l'herbe un ballon dégonflé et mouillé. Il est tombé dans leur cour. Dans sa cour, se reprend-il : il n'a pas encore l'habitude de parler au *je*, Mollie et lui sont séparés depuis peu. L'homme contemple le ballon, se demande quoi en faire. Le jeter ? Mais comment a-t-il atterri là ? Il faudrait d'abord éclaircir cette question. Cet incident lui rappelle la fois où, sans raison, une bouteille pleine de merde a été lancée dans sa cour. Il ne peut plus y être en paix. Voilà ce que Mollie lui réclamait, la paix. Les souvenirs de sa vie de couple s'entrelacent ainsi avec l'évocation des divers objets qui sont tombés derrière chez lui. Le ballon dégonflé, avant cela la bouteille pleine de merde, et avant cela des confettis, eux aussi mystérieux, qui ont plu sur le voisinage. Le lecteur se dit qu'il s'agit peut-être de l'indice ironique d'un mariage. Toutes ces choses se sont incrustées dans la pelouse de l'homme, comme le numéro de téléphone de Mollie s'est incrusté dans son cœur : il peut le composer de mémoire. Mais à quoi cela servirait-il ?

La fenêtre constitue un motif récurrent dans *Avant d'éteindre*. Il est magnifiquement utilisé dans la nouvelle 85

éponyme, la dernière du recueil. Dans ce cas, il s'agit de fenêtres virtuelles, celles qui s'ouvrent sur l'écran d'ordinateur. Elles donnent sur notre monde personnel, à ce qu'il semble : *My music, My pics, My documents...* Mais à travers elles, c'est aussi le monde entier qui défile sous nos yeux. Elles permettent une communication sans limites. Et pourtant, les malentendus, les ruptures, les pertes ne disparaissent pas de nos vies. On ne peut pas s'en débarrasser aussi aisément qu'on ferme les fenêtres en cliquant sur un petit *x*. Dans cette nouvelle, c'est une femme qui parle. Elle parle à son père mort. Comment peut-on s'ennuyer encore de ceux qui sont partis depuis déjà si longtemps ? « Mes petits doigts que tu tenais dans ta main large se sont déformés au fil des clavardages. Tu ne connais pas ce mot. Tu ne connais pas cette fenêtre dans laquelle, parfois, j'aimerais recevoir un message de toi. Rien qu'un message, de l'au-delà. La fenêtre nous montre tout, sauf cela. L'au-delà. Et mes yeux rougis, si tu voyais... » Elle lui écrit pourtant, elle lui écrit « Tu me manques ». Mais elle ne cliquera pas sur *Send*. Elle ne cliquera sur rien, sinon sur le bouton qui permet de tout éteindre, sauf les souvenirs douloureux. Ceux-là ne s'éteignent qu'avec nous.

La fenêtre représente le passage vers un autre monde, un moment de transition que les nouvelles de Sylvie Massicotte se donnent pour but de saisir. Il s'agit d'un passage bref, mais qui nous pousse dans un monde tout à fait différent de celui que l'on quitte, et parfois plus négatif. Le cours des histoires dans ce livre suit souvent une trajectoire descendante. C'est ce à quoi renvoie le titre : le dernier flamboiement de lumière avant la noirceur, le dernier sursaut d'énergie avant que plus rien ne se passe. Plusieurs histoires s'attardent sur le moment critique, juste avant la fin, comme si elles obéissaient à la structure de la prononciation italienne en mettant l'accent tonique sur l'avant-dernière syllabe. La pente naturelle des existences mène à la déchéance. Parfois, le motif de la chute concrète vient redoubler cette thématique de l'échec, comme dans l'histoire de cette femme romanesque qui, ayant fait installer une belle fenêtre à crémaillère dans

son appartement, voit celle-ci tomber dans la rue à cause d'une mauvaise installation. La femme mettra en remplacement une fenêtre à guillotine. Il y a par ailleurs l'histoire de cet homme qui, en ramassant un petit fruit dur, se rappelle les jeux de guerre de son enfance. Distrait par ses souvenirs, il marche sur un autre fruit, perd l'équilibre, tombe et se fracasse le crâne.

Notons en terminant que cette structure du renversement donne parfois lieu à des récits un peu trop mécaniques, où la chute semble plus dictée par un souci artificiel de symétrie que par une inspiration propre à l'écrivaine. Par exemple, dans « Un cœur », une jeune femme rencontre dans un train une drôle de dame qui s'avère être un homme ayant changé de sexe. Arrivée à destination, la jeune femme va retrouver sa mère... qui vient de subir une opération pour se transformer en homme !

Dans l'ensemble, *Avant d'éteindre* est un recueil de qualité, aux récits finement travaillés par une écrivaine maîtrisant son art à la perfection.

David Dorais

En voulez-vous des histoires ?

François Leblanc, *Sors de ce corps*, Montréal, Triptyque, 2015, 200 p.

SORS DE CE CORPS est le quatrième livre de François Leblanc, mais il s'agit de son premier recueil de nouvelles. Prolifique, Leblanc nourrit la machine éditoriale sans ralentir le rythme. Depuis 2009, l'auteur a signé trois romans policiers dans un style convenu et léger. Entre ces romans, fidèle à l'éditeur qui le publie depuis ses débuts, il a aussi fait paraître plusieurs nouvelles dans *Mæbius*, revue associée à Triptyque, de même que, par affinité naturelle, dans *Alibis*, revue associée au genre policier. À moins que vous ne fréquentiez ces périodiques, il est fort probable que vous ne connaissiez pas l'auteur François Leblanc, psychologue et romancier (*dixit la*

